

**Homélie du Père Jean-Marcel Rossini, Capucin,
messe du 20 décembre 2026
Cathédrale Saint Alain – Lavour (Tarn)**

Monseigneur, M. le Curé, M. le Maire, famille de l'APMA, mes chers confrères Capucins, frères et sœurs,

Permettez-moi tout d'abord de vous transmettre les salutations fraternelles de notre supérieur provincial des Capucins, le fr. Daniel Painblanc. Un empêchement de santé l'a retenu loin de nous ; il m'a donc confié la charge de représenter les Capucins de France et de prononcer cette homélie.

La liturgie de ce jour met sur nos lèvres une invocation saisissante : « *Viens, Clé de David ! Toi qui ouvres les portes du Royaume, arrache à leur prison les captifs des ténèbres.* »

Cette antienne de l'Avent n'est pas seulement l'attente ancienne de l'Église. Elle éclaire aussi notre présent et, d'une manière toute particulière, la vie et la mission de celui qui nous rassemble aujourd'hui : le Père Marie-Antoine de Lavour. Toute son existence peut se lire comme mise en œuvre concrète de ce programme : ouvrir des portes, briser des chaînes, conduire hors des ténèbres ceux que l'ignorance, la misère spirituelle ou le découragement tenaient captifs.

Déjà de son vivant, la voix populaire le saluait comme « le Saint de Toulouse », l'Apôtre du Midi, l'Ouvrier de Notre-Dame de Lourdes... Lui se définissait « un pauvre missionnaire Capucin ! » En ce bicentenaire de sa naissance, nous reconnaissons combien son témoignage demeure actuel.

Mais qui était donc le Père Marie-Antoine ?

« L'un des plus grands fils de Lavour et peut-être le moins connu » déclarait à Toulouse, début décembre, M. le Maire à l'occasion de l'inauguration d'une exposition consacrée au Père Marie-Antoine.

Né ici à Lavour en 1825, Léon Clergue — tel était son nom à l'état civil — Léon par amour, l'amour des parents pour le pape de l'époque, Léon XII. Il grandit dans une famille profondément chrétienne « [Ma famille] *ce qu'après Dieu j'ai de plus cher au monde* ». Le Père Frédéric, pour qui il nourrit une sainte vénération, est greffier, la mère Rose, couturière. Il écrit « *Mon père avait une ineffable tendresse de coeur; ma mère, une conception rapide et une énergie de volonté rare* ». Il est l'aîné. Son frère Alexandre mourra de ses blessures en Crimée à 28 ans. Sa sœur, Marie, aura deux enfants. Joseph, qui, à la grande joie de son oncle, deviendra prêtre, et Thérèse.

Très tôt, sa vie est marquée par l'épreuve : il lutte plusieurs fois contre la mort dès l'enfance et attribuera sa survie à la protection de la Vierge Marie, à laquelle il sera consacré dès son baptême. « *Mon saint père, m'avait porté lui-même, le jour de mon baptême, à l'autel de la Sainte Vierge pour m'y consacrer* ». Elle sera sa protectrice, elle est au centre de sa vie durant les 82 ans que cette vie durera : « *Je suis le fils de Marie, je veux imiter ma Mère... N'est-il pas certain d'ailleurs que tout bien nous vient par Elle ? Omnia per Mariam* ».

Entré au séminaire à l'âge de onze ans, brillant élève et travailleur infatigable, il se distingue aussi par son zèle apostolique... il fonde avec ses camarades plusieurs associations, celle du Saint Sacrement, celle des hôpitaux et des prisons, celle des petits Savoyards pour recueillir dans les rues les enfants pauvres. Il est ordonné prêtre en 1850

: « *Jésus, faites que je ne sois prêtre qu'à condition d'être comme vous toujours victime, toujours martyr* ». Il est nommé vicaire à Saint-Gaudens : son ardeur, sa proximité avec le peuple et sa prédication marquent profondément la paroisse.

Mais un autre appel mûrit en lui : l'appel franciscain. En 1855, à trente ans, il entre chez les Capucins. C'est là qu'il devient le Père Marie-Antoine. Il écrit à ses parents inquiets : « [Les Capucins sont] *les Pères de tous ceux qui n'en ont pas, c'est-à-dire des plus grands pécheurs et de tous les pauvres les plus abandonnés. Quelle belle vocation !* » Très vite, on lui confie les missions les plus difficiles, dans les milieux populaires : ouvriers, prisonniers, gens du voyage, pauvres des villes et des campagnes. Partout, son langage simple, sa charité et sa foi ardente touchent les cœurs.

C'est en 1857, il n'a pas 32 ans, qu'il est envoyé pour fonder le couvent Capucin de Toulouse, avec un argent qu'il devra quêter en arrivant, et même avant : sa place de train n'a été réglée que jusqu'à Narbonne, la ligne vient de s'ouvrir. Il a confié sa mission à Notre-Dame de la Garde, en quittant Marseille. Marie l'attend à Toulouse sous la forme d'un petit autel caché dans les broussailles du terrain qu'il visite à la Côte-Pavée, où il lit ces mots, formés par des coquillages : « *À Notre-Dame de la Garde, reconnaissance et amour* ». La reconnaissance d'un marin qui a failli mourir en mer. Inutile de vous dire qu'il avait trouvé son terrain. Le couvent qu'il fonde en 1861, sera jusqu'à la fin sa seule résidence, un résident, il est vrai, dont la vie fut un incessant cheminement au service de l'Évangile.

Pour résumer une existence aussi riche, retenons quatre traits essentiels.

D'abord, il fut l'ami des pauvres. Il ne les regardait pas de loin : il partageait leur vie, leur parlait avec respect, et savait se faire aimer : « *les pauvres et les ouvriers, c'est là mon lot chéri* ».

Ensuite, sa dévotion mariale fut au cœur de sa spiritualité. Il releva de nombreux sanctuaires dont Rocamadour et à Lourdes son rôle fut déterminant au temps des apparitions et pendant plus de trente-cinq ans, il contribua à structurer les pèlerinages et la piété populaire, particulièrement la procession aux flambeaux. Pour lui, Lourdes était : « *Son petit paradis de la terre et le vestibule du ciel* ».

Troisièmement, il fut un missionnaire infatigable. « *Comme au temps des apôtres, il y a tout un monde à reconquérir à la croix de Jésus. Il y a toute une France à refaire. Il faut des saints, il faut des saints ! Si nous croulons, c'est qu'il n'y a pas eu assez de saints prêtres* ». Pendant près de cinquante ans, ses missions populaires connurent des fruits spectaculaires. « *Je suis à la poursuite de Satan et des fils de Satan, pour leur faire la guerre partout et toujours* ».

Enfin, il fut un écrivain prolifique. Près de quatre-vingts ouvrages édités, diffusés à grande échelle, nourrirent la foi du peuple chrétien. On lui doit notamment le renouveau en France de la dévotion à saint Antoine de Padoue.

Le Père Marie-Antoine a été vraiment une sorte de héros de légende qu'on croirait sorti de l'imagination populaire. Il n'en tirait aucune gloire, ni non plus de confusion, comme si cela passait au-dessus de sa tête, surtout avec l'âge et l'habitude. Il se méfiait des récits exagérés que l'on faisait sur son compte et se considérait simplement comme un instrument entre les mains de Dieu.

Il vit les quatre dernières années dans la froide solitude de son vaste couvent, vidé de ses occupants comme de tout mobilier. La justice n'a pas osé le déloger par la force, de peur d'une émeute, avertit le préfet à son ministre. Il rend son âme à Dieu le 7 février 1907. Ses

obsèques révélèrent l'ampleur de l'affection populaire : plus de cinquante mille personnes accompagnèrent son cercueil dans un silence impressionnant. Lui qui n'avait rien cherché pour lui-même avait profondément marqué les âmes.

Quel message nous laisse-t-il aujourd'hui ?

Retracer le cheminement d'un homme dont l'Église a déjà reconnu qu'il a vécu à un degré héroïque les vertus chrétiennes et que l'on voudrait déjà voir élevé à l'honneur des autels cela ne signifie pas évoquer une perfection hors d'atteinte, ni dresser le portrait idéalisé d'une âme exceptionnelle que seuls quelques élus pourraient imiter.

Soyez saints dit Jésus, et c'est à nous qu'il le dit. Le Père Marie-Antoine nous le répète... mais la sainteté chrétienne est d'abord une **réponse**, fragile mais persévérante, à l'appel de Dieu dans les circonstances concrètes de l'existence. Les saints ne sont pas des êtres hors du monde ; ils sont des hommes et des femmes **entièrement livrés à la grâce**, là même où la vie les a placés... « *Je veux être un saint* » disait déjà dans sa petite enfance Léon Clergue.

Toute la vie du Père Marie-Antoine est une illustration de ce désir. « *Le monde ne sait pas que la sainteté le fait vivre, ni comment elle le fait vivre* », écrivait en 1928 Germain Breton, recteur de l'Institut catholique de Toulouse¹

Mais si l'on ose parler de sa sainteté - sans bien sûr vouloir anticiper le jugement infaillible de l'Église - je crois pouvoir dire que la sienne ne s'est pas forgée dans la retraite, mais dans le combat. Combat pour la foi, combat pour les âmes, combat contre l'indifférence religieuse, la pauvreté spirituelle, parfois même contre l'hostilité ouverte de son temps envers l'Église. Il n'a jamais cherché une tranquillité confortable ; il a préféré la fidélité exigeante. Voilà une première leçon pour notre vie chrétienne : **la sainteté n'est pas l'absence de lutte, mais la manière chrétienne de lutter**. Il écrira : « *Est-il nécessaire de dire à quel point il faut prier beaucoup et faire prier beaucoup ? Pour vaincre dans la lutte, l'arme la meilleure est toujours la prière. Mais -ajoutait-il - à la prière, il faut joindre l'action et l'unité dans l'action* ». Et quelle action !

Militant, combattant, résistant — ces mots que l'on emploie volontiers pour qualifier notre Capucin — ne disent pas une agressivité, mais son **ardeur évangélique**. Son zèle missionnaire, ses prédications populaires, ses longues heures de confession, son infatigable présence auprès des plus éloignés manifestaient une conviction profonde qu'il écrit à sa tante : « *ne nous décourageons pas, [toute] épine, quand viendra l'heure de Dieu, et elle ne peut tarder, se changera en lis et en roses* »... : **nul n'est irrémédiablement prisonnier du mal !**

À sa manière, pendant 50 ans, il a été cet instrument par lequel le Christ, *Clé de David*, est venu ouvrir des portes de prisons et libérer des captifs que l'on croyait perdus à jamais. Et nous, chrétiens qui vivons en ce temps troublé, son exemple nous interroge : **quelles sont aujourd'hui les prisons que le Seigneur nous appelle à ouvrir ?** Prisons du découragement, du désespoir, de la solitude, du péché, de la perte du sens, de l'indifférence religieuse. « *Celui qui est proche de Dieu, ne s'éloigne pas des hommes* » disait le Pape Benoît XVI... Et bien en homme de Dieu, le Père Marie-Antoine n'a pas regardé ces réalités de loin, mais il s'y est risqué, avec foi et compassion. Il n'attendait pas que les foules viennent à lui ; il allait là où la foi s'était affaiblie, là où l'Église semblait absente ; pour une âme il était prêt à tout, comme en témoigne l'épisode célèbre de *Pierrasse*, ce vieil homme farouche qu'il poursuivit avec une douceur obstinée jusqu'à sa conversion.

Comment évoquer le Père Marie-Antoine sans parler de Marie... « *Rien n'est assez grand, assez beau, pour Marie Immaculée, Mère de Dieu* disait-il ». Sa passion pour Marie, particulièrement à Lourdes nous offre une autre dimension essentielle de sa vie intérieure : **l'humilité confiante**. Malgré l'ampleur de son rayonnement, il se savait serviteur « *je ne suis qu'un instrument le plus vil, le plus impuissant* ». Toute sa vie fut placée sous le regard de la Vierge, apprenant d'elle à laisser Dieu agir, à porter le Christ aux autres sans jamais se mettre au centre. « *Rien n'est impossible à Dieu* » dit Marie... et avec elle il peut tout : « *...formons la croisade de Marie, si nous combattons avec Marie Immaculée et sous son étendard toujours victorieux, le triomphe nous est acquis, il est assuré.* »²

Enfin, son chemin nous rappelle que la sainteté est toujours **féconde**. « *Nos missions produisent des fruits merveilleux de salut. Les hommes en masse reviennent à Dieu, [...] pratiquent les sacrements, [...] s'approchent de la Table sainte et portent la croix en triomphe avec un élan incomparable [...], tant la grâce de Dieu est forte, puissante, irrésistible !* »

Les fruits abondants de son apostolat, la renommée de sainteté qui l'entourait déjà de son vivant, et aujourd'hui l'espérance de sa béatification, ne sont pas le résultat d'une stratégie humaine, mais d'une fidélité quotidienne, souvent cachée, toujours offerte, donnée, partagée avec amour, avec charité car écrivait-il à sa tante : « *Sans la charité, toutes les grimaces de la religion ne sont rien !* ».

Frères et sœurs, les vrais témoins de la foi ne nous écrasent pas ; ils nous précèdent et nous ouvrent le passage. À leur suite, il ne s'agit pas de nous réfugier dans de beaux discours ni dans une admiration inconséquente mais de consentir à être rejoints par l'appel même de Dieu, un appel qui interroge, qui pose parfois d'une façon abrupte les axes fondamentaux de la vie chrétienne et met en mouvement : où m'envoies-tu pour ouvrir une porte, libérer un cœur, porter une lumière ? C'est là, et seulement là, qu'est rendu visible l'espérance vers laquelle nous cheminons, c'est là que commence pour chacun de nous le chemin de la sainteté, le chemin vers le ciel... car « *La vie est un combat dont la palme est au ciel* ».

A ce sujet, je termine avec une petite anecdote, un trait d'humour, qu'aimait raconter le Père Marie-Antoine... écoutons-le : *Rencontrant un vieil ami de collègue devenu franc-maçon, libre-penseur, libre faiseur surtout (à quoi bon sans cela)... de retour de gala, il venait de dîner au café du manège et se faisait conduire à l'opéra ; notre gai viveur, me vit trottant les pieds nus dans la neige et égrenant mon chapelet, alors que j'allai visiter un malade, il m'interpella. - Holà mon vieil ami Capucin, tu seras bien attrapé, s'il n'existe pas d'autre vie. - Peut-être, lui répondit le Père Marie-Antoine, toujours prompt à la répartie, mais s'il en existe une, avoue, en bonne foi, que tu seras encore plus attrapé que moi.*

1 Idem, éd. de 1928, préface de Germain Breton, p. V.

2 P. Ernest-Marie de Beaulieu, 1908, 642-645. »